

démarche mise en œuvre dans le cadre d'une recherche en cours sur les logiques d'engagement à l'œuvre derrière l'idéologie des cultural creatives. Cette idéologie notamment portée par certains groupes sociaux mobilisés de nature « élitiste » nous annonce l'émergence massive d'un nouveau groupe social tourné vers l'« écologie » et une certaine forme de spiritualité. Le caractère idéologique du discours tenu rend ainsi pertinente l'interrogation autour des processus d'engagement dans ces groupements d'un certain nombre de cadres, consultants en entreprise, « psy »¹, « intellectuels », non-travailleurs, voire de catégories intermédiaires.

In a historical context of social differentiation, questioning about the “fragmentation” of the social identity makes perfect sense. However, to avoid falling into the trap of a substantialist conception of social identity, which is very difficult for “fragmentation” of identity theorists, an other approach is possible. Exposed at each new experience to the risk of fragmentation, social identity would be in constant restructuring, searching for internal coherence of the Self. This conception, applied in an ongoing research on process of commitment in three associations promoting the ideology of Cultural Creatives, implies to not only pay attention to what is happening in the concrete observed situation. Biographic interviews will enable to find other forms of socialisation, in the past or in present time, which could have been decisive in the act of commitment.

II. De l'identité sociale plurielle à la quête de cohérence du soi

Dans un monde social de plus en plus différencié, caractérisé par une multitude d'identités collectives – du fait de la multiplication d'espaces sociaux relativement autonomes – force est de constater la dimension plurielle de l'identité sociale. Les individus occupent simultanément divers rôles sociaux au sein d'espaces sociaux tout aussi diversifiés, qui sont autant de lieux de socialisation². On peut ainsi citer le champ familial, le champ professionnel et l'espace social des associations. Au sein de ces espaces sociaux, chaque individu occupe des positions plus ou moins valorisées selon l'espace dont il s'agit, mais la trajectoire sociale des individus au sein de ces espaces sociaux n'est pas figée et est au contraire susceptible d'évoluer dans le temps. Chaque individu est par conséquent positionné dans l'espace et si espace social et espace physique ne se superposent pas automatiquement, « les distances dans l'espace social ne manquent pas de se matérialiser en distances physiques » (Accardo, 2006, p.59). En ce sens, les trajectoires sociales sont aussi des trajectoires spatiales. Comme le notent Michel Pinçon et Monique Pinçon-Charlot dans leurs travaux sur la grande bourgeoisie, « une part de l'identité sociale se construit à partir de la réputation attachée aux lieux de résidence » (Pinçon et Pinçon-Charlot, 1989, p.46). C'est en effet un rapport au monde bien particulier, fait de certitudes et d'assurance de soi, qu'entraîne le fait d'habiter les « beaux quartiers », tandis qu'à l'autre extrémité de l'échelle sociale, marquée par des formes d'agrégations subies, l'espace constitue davantage une forme de violence symbolique. Ces trajectoires spatiales se déroulent dans

des espaces qui, à l'instar des espaces sociaux, font l'objet de luttes. Les centres-villes en représentent une bonne illustration, avec des « luttes engageant des groupes sociaux fortement contrastés » (Tissot, 2012, p.7). Ces diverses expériences socialisatrices socio-spatiales peuvent conduire un même individu à devoir intégrer une multiplicité de représentations et de schèmes d'action, parfois contradictoires (Lahire, 1998, p.31).

Sur la base de ce quasi consensus en sciences sociales, diverses théories sociologiques de la « fragmentation » de l'identité sociale ont vu le jour. Bien que fréquemment mobilisée en sociologie urbaine, la notion de « fragmentation » reste relativement peu utilisée pour questionner le lien entre processus de différenciation sociale et construction de l'identité sociale. C'est à certains sociologues d'inspiration « interactionniste », à l'instar de Bernard Lahire et de Jean-Claude Kaufmann, que l'on doit la tentative la plus poussée de conceptualiser une identité sociale « fragmentée ». Si cette notion de « fragmentation » apparaît parfois en tant que telle dans ces théories, celle-ci demeure essentiellement sous-jacente à ces conceptions de l'identité sociale. Il convient également de mentionner les travaux de Michel Maffesoli autour de la « postmodernité » qui questionnent eux aussi cette question de l'identité au regard de la « fragmentation de la vie sociale » (Maffesoli, 2011, p.12), bien que ceux-ci ne seront pas l'objet de cet article. L'« acteur pluriel » de Bernard Lahire mérite quelques développements. Si ce dernier rejette explicitement toute idée d'une « fragmentation généralisée » de l'acteur,

¹ Cette figure du « psy » regroupe des professions diverses allant du psychothérapeute au psychologue, en passant éventuellement par le psychiatre.

² A la suite de Lilian Mathieu qui s'engage « en défaveur d'une appréhension des mobilisations contestataires en terme de « champ » en raison d'une emprise fréquente du champ politique sur l'espace des mouvements sociaux, il paraît préférable ici de parler d'espace des associations (Mathieu, 2007, p.144). En l'absence d'autonomie relative et du fait de leur dépendance vis-à-vis du champ politique, les « associations » doivent alors être considérées en tant qu'espaces sociaux soumis à l'influence de divers champs.

qui serait postulée a priori et de manière universelle, ou encore toute idée d'une « fragmentation infinie », qui ne verrait plus que des identités totalement déconnectées les unes des autres (Lahire, 1998, p. 25-27), l'idée d'une identité sociale fragmentée est cependant loin d'être rejetée³. Bernard Lahire défend en effet « l'hypothèse de l'incorporation par chaque acteur d'une multiplicité de schèmes d'action (schèmes sensori-moteurs, schèmes de perception, d'évaluation, d'appréciation, etc.), d'habitudes (habitudes de pensée, de langage, de mouvement...), qui s'organisent en autant de répertoires que de contextes sociaux pertinents qu'il apprend à distinguer » (Lahire, 1998, p.42). Ces répertoires de schèmes d'action et d'habitudes, constitués à chaque expérience socialisatrice antérieure, resteraient à disposition des individus qui mobiliseraient tantôt les uns, tantôt les autres, selon le contexte donné. Cette vision d'une identité sociale plurielle n'est autre que celle d'une identité sociale relativement fragmentée, apparue dans un contexte socio-historique de différenciation sociale très marquée (Lahire, 1998, p.35). Jean-Claude Kaufmann va lui aussi dans le sens d'un « acteur pluriel » lorsqu'il affirme que l'individu contemporain serait confronté à de multiples rôles (Kaufmann, 2004). Devenu relativement autonome, l'individu disposerait de la capacité de choisir non seulement des rôles mais également les identités à associer à ces rôles (Kaufmann, 2004). Même si ce pouvoir n'est pas illimité, « la subjectivité [...] est bien au centre de la fabrication moderne des identités » (Kaufmann, 2004, p.92). Pour Lahire, comme pour Kaufmann, cette

appréhension de la pluralité des mondes sociaux se ferait dès la prime enfance, puisque les dispositions transmises lors de cette socialisation précoce seraient elles-mêmes contradictoires (Lahire, 1998 ; Kaufmann, 2004).

Cette conception d'une identité sociale « fragmentée » implique cependant le risque de tomber dans une vision substantialiste de l'identité. Bien qu'il ne s'agisse en aucun cas de postuler l'existence d'une identité sociale « transcendante », dont il s'agirait de saisir la substance, l'accent mis sur la coexistence de schèmes d'action et d'habitudes pose problème. Tout se passe en effet comme si, en dehors des schèmes d'action présentement mobilisés dans un contexte particulier, les autres « fragments » de l'identité sociale avaient une existence propre et attendaient en eux-mêmes d'être mobilisés. Définir des schèmes d'action comme étant tantôt activés et actualisés, tantôt acquis ou tantôt inhibés en fonction du contexte, revient à faire coexister « en substance » et sur un même plan des fragments parfois très opposés. Ce piège essentialiste est tout aussi présent en ce qui concerne la mémoire, qui est intimement liée à l'identité. La multitude d'espaces sociaux peut donner l'illusion que la mémoire individuelle ou collective est elle-même plurielle ou « fragmentée ». Guila Sylvie Nakache évoque ainsi au sujet d'Israël une « mémoire collective fragmentée, amputée, interrompue » (Nakache, 2016). A l'opposé de cette vision, Maurice Halbwachs soulignait pourtant que le souvenir prend nécessairement appui sur des « cadres sociaux »⁴. En effet,

toute mémoire collective « ne conserve pas le passé, mais elle le reconstruit, à l'aide des traces matérielles, des rites, des textes, des traditions qu'il a laissés, mais aussi à l'aide de données psychologiques et sociales récentes, c'est-à-dire avec le présent » (Halbwachs, 1994, p.221). La mémoire pure ou en soi n'existe donc pas, y compris sous une forme fragmentée, mais s'effectue toujours à la croisée d'un temps social historique et d'un temps présent du vécu. Sortir d'une vision substantialiste de l'identité sociale reviendrait en définitive à s'interroger sur les modes de construction de l'identité dans chaque situation particulière, ce qui ne peut pas impliquer une simple coexistence de socialisations.

Tout en reconnaissant une certaine dimension plurielle de l'identité sociale, une autre approche sociologique de l'identité, qui s'écarte du piège substantialiste, est possible. Il convient alors de ne pas surinterpréter ce caractère pluriel de l'identité sociale propre à nos sociétés différenciées. Le concept d'« habitus » proposé par Pierre Bourdieu peut nous permettre de dépasser le débat entre fragmentation et unicité de l'identité sociale. L'habitus peut être défini comme « un système de dispositions durables et transposables, structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente des fins et la maîtrise expresse des opérations nécessaires pour les atteindre » (Bourdieu, 1980, p. 88-89). Ce système de dispositions inconscientes présuppose une quête de cohérence interne

chez l'individu social. En effet, dès l'enfance « tout se passe comme si l'habitus fabriquait de la cohérence et de la nécessité à partir de l'accident et de la contingence », tant au niveau de son rapport au corps qu'à celui de ses croyances (Bourdieu, 1980, p.134). Autrement dit, à chaque fois que l'individu va se retrouver confronté à de nouvelles représentations et schèmes d'action, son moi inconscient va chercher à les intégrer dans un ensemble cohérent que l'on peut appeler « habitus ». L'intériorisation de nouvelles normes et de nouvelles valeurs ne se fera d'ailleurs qu'à la condition de maintenir cette cohérence interne. Si les dispositions les plus durables sont celles acquises lors de la socialisation au sein du milieu familial, l'ordre mental devra nécessairement intégrer les autres normes et valeurs propres aux diverses appartenances ultérieures. Cette quête de cohérence interne n'est en rien constitutive de la nature humaine mais relève au contraire d'un construit social, puisque « le monde social [...] dispose de toutes sortes d'institutions de totalisation et d'unification du moi » à des fins d'ordre social, dont le nom propre n'en est que la manifestation la plus évidente (Bourdieu, 1986, p.70).

Les travaux de Michael Pollak, publiés dans l'ouvrage *L'expérience concentrationnaire*, sous-titré « essai sur le maintien de l'identité sociale », offrent une validation pratique de cette idée de quête de cohérence interne. Son travail sur le camp de femmes Auschwitz-Birkenau a porté sur une expérience extrême qui en tant que telle « est révélatrice des constituants et des conditions de l'expérience « normale » [...] » (Pollak, 2000, p.10). Pour ces femmes d'origine juive, la coupure d'avec leur milieu familial et social et leur placement dans

³ C'est sur les mêmes reproches d'une théorie générale et universelle, posée a priori et déconnectée de toutes conditions sociales d'émergence, que Lahire rejette tout autant les théories postulant l'unicité de l'acteur.

⁴ Maurice Halbwachs désigne comme « cadres sociaux » de la mémoire, tant individuelle que collective, le langage, le temps et l'espace. Ce n'est que dans ces conditions que le souvenir peut selon lui avoir lieu.

un univers extrême - celui des camps - ainsi que leur difficile réintégration à la vie d'après guerre constituaient une double épreuve à la gestion de leur identité (Pollak, 2000). Même si l'arbitraire n'en était jamais exclu, Pollak montre bien à quel point l'espace du camp constituait un espace social structuré « dont le seul enjeu de la compétition était la survie » (Pollak, 2000, p.265). Hiérarchisé selon divers critères⁵, cet espace social contenait de rares positions « privilégiées » qui faisaient l'objet d'une forte concurrence entre certains groupes de déportées (Pollak, 2000, p.112). L'administration, le service hospitalier, ou certaines activités domestiques en faveur des SS en faisaient partie. Comme tout espace, cet espace sans commune mesure contenait des règles et des normes particulières⁶ « dont la maîtrise pouvait considérablement augmenter les chances de survie » (Pollak, 2000, p.279). Projetées dans cet univers et une fois le traumatisme initial dépassé, les déportées devaient décrypter la logique du camp – ses hiérarchies et ses règles - et apprendre par la pratique les techniques propres à la survie, en un mot s'adapter. Bien que jamais véritable dans un univers marqué par la mort, cette adaptation – et en définitive ce maintien de la permanence du soi – passait par l'inscription dans un réseau de relations⁷. Tout aussi important, cette adaptation se caractérisait également par la mobilisation de ressources physiques, relationnelles et cognitives et de « dispositions plus ancrées » qui renvoyaient largement à l'appartenance de classe (Pollak, 2000, p.175-176). Les catégories les plus modestes mobilisaient ainsi plutôt des savoir-

faire pratiques. Les ressources personnelles mobilisées qui permettaient la survie dans le camp, survie physique mais aussi morale, dessinaient selon Pollak différentes formes d'ajustement à l'univers du camp. Chaque déportée était marquée par la dominance d'une de ces formes d'ajustement, celles-ci allant du repli sur soi à la conversion, en passant par l'intransigeance et l'installation. L'installation décrit le cas de déportées qui occupaient des positions stables et supérieures dans la hiérarchie du camp. Les ressources mobilisées, essentiellement des compétences certifiées, renvoyaient assez directement au rôle occupé avant l'expérience concentrationnaire, comme dans le cas des médecins (Pollak, 2000). En lien étroit avec le passé des déportées, ces formes d'ajustement imprégnaient « durablement la personnalité, au-delà de la période d'internement » (Pollak, 2000, p.301). Radicalement coupées du monde extérieur, dans un espace hors du temps, les déportées avaient à effectuer un véritable « travail identitaire » afin de maintenir une certaine cohérence de leur identité au regard de leur ancienne vie (Pollak, 2000, p.273). L'enjeu était alors de replacer le présent dans son passé et dans un futur possible et désiré, seul moyen de redonner du sens à cette lutte pour la survie. Pollak montre bien à cet effet le rôle des conversations sur le passé, notamment littéraires, théâtrales et musicales, celui de tous les « jeux de parole » qui consistaient à imiter la vie extérieure, ou encore celui de l'usage de techniques magiques qui permettaient de « lire » dans l'avenir (Pollak, 2000, p.273-275). Toutes ces

techniques inégalement distribuées⁸ entre les déportées, qui réintroduisaient des éléments du « dehors », permettaient de sauvegarder son identité ou tout de moins d'y concourir.

Les recherches de Pollak mettent en avant une dimension importante au regard de ce qui nous intéresse ici : le fait que cette quête de cohérence interne ne va pas forcément de soi. En effet, « est difficile le maintien de la continuité et de la cohérence, tant pour un individu que pour un groupe » (Pollak, 2000, p.258). Défendre la conception d'une identité sociale plurielle, mais non fragmentée, peut alors conduire à rejeter l'idée d'une unicité automatique de l'identité sociale, au sens d'une identité sociale figée dont l'unicité s'imposerait d'emblée comme évidente. Au contraire, « l'ordre mental est le fruit d'un travail permanent de gestion de l'identité qui consiste à interpréter, à ordonner ou à refouler [...] toute expérience vécue de manière à la rendre cohérente avec les expériences passées ainsi qu'avec les conceptions de soi et du monde qu'elles ont façonnées [...] » (Pollak, 2000, p.258). L'identité est par conséquent bien un processus et non une entité (Kaufmann, 2004, p.91). Cette gestion permanente de l'identité indique bien qu'il s'agit d'une « quête » constante, d'un impératif social, qui généralement s'opère de manière inaperçue en situation « normale »⁹. C'est en ce sens que l'identité sociale peut être abordée : celle-ci est, à chaque nouvelle expérience, potentiellement soumise au risque d'une relative « fragmentation » du fait de sa confrontation à de nouveaux systèmes de normes et de valeurs, parfois contradictoires, à intégrer. Mais en même temps, cette identité

sociale est en recomposition permanente dans une quête de cohérence interne du soi et fait de cette façon l'objet d'une renégociation le plus souvent invisible à l'entendement. Seul le maintien de cette cohérence interne assurera celui de l'ordre mental propre à chaque individu.

⁵ Les différents critères de hiérarchisation de cet espace comprenaient la raison d'internement, les fonctions occupées au sein du camp, la nationalité et la date d'internement (Pollak, 2000, p. 283). L'appartenance religieuse est aussi évoquée par Pollak.

⁶ La structuration de cet espace social est apparue grâce aux récits des rescapées, chaque rescapée disposant d'une perception très fragmentaire de l'univers du camp (Pollak, 2000, p.21-22).

⁷ L'importance du réseau relationnel était fonction de sa place dans la hiérarchie. Le réseau des déportées situées en bas de la hiérarchie ne comptait souvent qu'un seul lien privilégié (Pollak, 2000, p.286). Cela s'explique notamment par le fait que les SS et kapos défaisaient fréquemment les réseaux d'entraide et de solidarité.

⁸ Ces techniques de gestion de l'identité étaient inégalement distribuées en fonction de la socialisation antérieure au camp, de la position occupée dans le camp et en fonction du traumatisme subi à l'arrivée dans l'univers concentrationnaire (Pollak, 2000, p. 275-276).

⁹ Le fait que pour Pollak l'identité n'aille pas de soi le conduit à en faire de même avec l'habitus selon Cyril Lemieux. C'est ce qui apparaîtrait quand Pollak souligne l'existence d'« un travail permanent qui sous-tend l'habitus, grâce auquel la personne apparaît comme dotée de continuité et de cohérence » (Pollak, 2000, p.258-259). La conception de l'habitus défendue par Pollak nuancerait ainsi la conception bourdieusienne de l'habitus en en faisant quelque chose de moins permanent ou inerte (Lemieux). C'est dans ce sens là qu'il faudrait comprendre les propos de Pollak quand il affirme que les conceptualisations en terme d'habitus et de capital sont « trop globales et trop attachées à la conception de l'unité de la personne » et « ne facilitent pas forcément l'analyse de situations extrêmes [...] » (Pollak, 2000, p. 289). La notion de « capital » semble en effet remplacée par celle de « ressources ».

III. L'exemple d'une recherche en cours sur les logiques d'engagement « militant »

Après avoir esquissé un début de réponse concernant la pertinence du concept de fragmentation pour évoquer la construction de l'identité sociale, il devient possible de présenter les implications pratiques d'une telle conception de l'identité sociale dans une recherche en cours sur l'engagement. Cette recherche menée dans le cadre d'un doctorat de sociologie porte sur les processus d'engagement à l'œuvre derrière un discours idéologique, celui des cultural creatives. Saisir ces processus d'engagement implique nécessairement de définir en amont les formes de socialisation qui ont pu être déterminantes dans l'acte d'engagement et par là même une définition bien particulière de l'identité sociale. Ce discours idéologique, apparu aux débuts des années 2000, postule l'émergence massive d'un sous-groupe culturel à dimension planétaire essentiellement tourné vers l'écologie et une certaine forme de spiritualité¹⁰. Qualifiés de cultural creatives par les auteurs des premiers travaux réalisés à leur sujet, Paul H. Ray et Sherry Ruth Anderson, ces « Créatifs Culturels » ou « créateurs de culture » selon une meilleure traduction, seraient à la pointe du changement social par l'adoption de valeurs et de modes de vie radicalement différents des valeurs dominantes (Ray et Anderson, 2001). Ces cultural creatives, qui composeraient entre 33 et 37% des populations d'Amérique du Nord, d'Europe de l'ouest et du Japon¹¹, seraient littéralement « en train de créer une nouvelle culture pour le 21ème siècle » (Ray et Anderson,

2000, p.16). Cependant, malgré ces chiffres impressionnants, ce sous-groupe culturel n'aurait pas conscience de son existence en tant que groupe social (Association pour la Biodiversité Culturelle, 2009).

Ce discours, en apparence scientifique et sociologique, présente toutes les caractéristiques d'une idéologie et l'analyse de la scientificité de ces études le démontre aisément (Blorville, 2010). Bien que la présentation du contenu de cette idéologie ne soit pas l'objet de cette publication, il convient tout de même de dire quelques mots sur sa forme. Comme le note Cyprien Tasset, les cultural creatives peuvent être rapprochés d'autres groupes sociaux nouveaux censés émerger sous nos yeux, comme les « bourgeois-bohèmes » de David Brooks, plus connus sous le terme de « bobos », les « intellos précaires » d'Anne et Marine Rambach ou encore la « classe créative » de Richard Florida. Dans les trois cas, il s'agit de revendiquer l'émergence d'un groupe social nouveau dans le contexte d'une économie de la connaissance, ce qui conduit parfois ces appellations à s'opposer (Tasset, 2012). Ces diverses propositions de groupes sociaux présentent toutes les caractéristiques des « prophéties sociales » qui n'ont cessé d'accompagner le changement social propre aux sociétés capitalistes (Barbrook, 2006). Hier, comme aujourd'hui, il s'agissait de désigner et de décrire le « groupe censé préfigurer les évolutions à venir » (Tasset, 2012). Chaque prophétie sociale constituait

alors un appel à l'action immédiate et anticipatrice (Barbrook, 2006, p.47). Pour la « prophétie sociale » des cultural creatives, l'enjeu apparaît très clairement comme un appel à anticiper politiquement un processus supposé en cours.

Malgré son caractère idéologique, un parcours médiatique mitigé et une quasi indifférence des chercheurs en sciences humaines et sociales à son égard (Tasset, 2012), cette « prophétie sociale » mène cependant une carrière relativement « discrète » hors du champ universitaire. Au delà du marketing (Tasset, 2012) et de l'espace de la prospective, ce discours idéologique est largement présent dans le jeu social mis en place autour d'une redéfinition du capitalisme selon l'impératif écologique. Le sens – subjectif et objectif – des investissements à l'œuvre dans ce jeu social est au cœur de cette recherche sur les processus d'engagement présents derrière le discours des cultural creatives. Il s'agit ici de se limiter stricto sensu à des groupes sociaux mobilisés qui appuient leurs discours sur cette émergence des cultural creatives à des fins de mobilisation. Trois associations qui ont pour statut légal celui d'associations à but non lucratif ont été retenues, dont deux que l'on pourrait qualifier de think tank¹². Les deux think tank sont situés en France et s'inscrivent explicitement dans un cadre « international » ou global, tandis que la troisième association est située dans un autre pays de l'Union Européenne et situe son action dans un cadre plutôt « national » malgré la présence d'un

discours globalisant¹³. Le public des deux think tank est nettement « élitiste ». Entre deux tiers et trois quart des individus qui participent à leurs rencontres peuvent être rangés dans la catégorie socioprofessionnelle des « cadres et professions intellectuelles supérieures ». Les cadres, consultants en entreprise, « psy », voire « intellectuels » ou entrepreneurs composent la majeure partie de ce public. Un nombre non négligeable de non-travailleurs, essentiellement des retraités, mérite d'être signalé. Le think tank le plus élitiste des deux comprend presque deux tiers d'individus qui sont passés par des « grandes écoles » - essentiellement des écoles d'ingénieur ou de commerce - et plus de trois quart par des écoles « sélectives ». Quant à l'association située dans un autre pays de l'Union Européenne son public est plus diversifié et moins élitiste. Ce dernier est composé d'une part importante de « catégories intermédiaires » et va essentiellement des « classes moyennes » aux « classes supérieures ».

Afin de donner à voir le type de socialisation qui peut se jouer dans ces espaces sociaux, le cas d'un des deux think tank peut être brièvement présenté. Nous l'appellerons le Cercle. Ce dernier organise moins de cinq fois par an des rencontres souvent d'une journée autour d'un thème donné. Les thèmes peuvent concerner l'économie, l'écologie, le politique mais aussi l'art, l'éducation ou le spirituel, autant de facettes d'une nouvelle culture planétaire que le Cercle essaie d'impulser. Ces rencontres

¹⁰ Les cultural creatives se caractériseraient simultanément par quatre critères: l'ouverture aux valeurs féminines (place des femmes dans la sphère publique, préoccupation de la question des violences faites aux femmes...), l'intégration de valeurs écologiques et de la question du développement durable, l'implication sociale (implication individuelle et solidaire dans la société...), ainsi que le développement personnel (incluant une dimension spirituelle). La définition des cultural creatives français comprend deux autres critères supplémentaires: l'être plutôt que le paraître et l'avoir (critère plus philosophique) et l'ouverture aux autres cultures (multiculturalisme).

¹¹ Après la réalisation de la première enquête américaine publiée en 2000, d'autres études ont été réalisées sur les cultural creatives dès 2004 sur la base d'un questionnaire commun. Selon nos informations, des études ont effectivement été menées en France, Italie, Hongrie, Pays-Bas ainsi qu'au Japon.

¹² L'usage de l'appellation de think tank dans nos recherches pour qualifier ces deux associations est encore provisoire et fait l'objet d'une interrogation quant à son adéquation avec les objets étudiés.

¹³ Étant donné que ces trois associations font toujours l'objet d'un travail de terrain, il est préférable à ce stade de notre enquête de ne pas les nommer et de conserver un certain anonymat à leur sujet.

voient l'intervention d'un certain nombre d'individus, membres ou non du Cercle mais relativement proches de ses idées, et la tenue de tables rondes entre ces derniers. De ces échanges, quelques ouvrages collectifs ont vu le jour. Des activités plus corporelles et proposées au public – exercices de respiration ou de détente, musique voire danse - accompagnent généralement chaque journée. Comme s'il s'agissait de sentir par le corps ce nouveau paradigme. Les moments informels, comme les pauses, offrent aux participants l'occasion de se rencontrer et constituent des instants importants. L'échange de cartes de visite l'illustre bien. Les rencontres du Cercle se déroulent le plus souvent sur un jour de la semaine classiquement travaillé, ce qui implique de posséder une certaine autonomie de gestion de son temps¹⁴, et leur faible fréquence implique un engagement assez « distancié » (Ion, 1997). La majorité du public indique s'y rendre à titre personnel, contre environ un quart à titre personnel et professionnel. Enfin, la très grande majorité des participants affirment avoir entendu parler de ces rencontres par le biais de liens ou de structures proches.

Dans les trois situations, l'objectif de cette recherche est d'essayer de saisir les logiques d'engagement de ces catégories sociales bien spécifiques. Afin de cerner ce qui se passe dans cet espace social restreint – celui de ces trois associations – la conception de l'identité sociale développée précédemment implique de ne pas uniquement regarder ce qui se déroule dans la situation « concrète » observée. Les approches interactionnistes, dont se rapproche Bernard Lahire, rejetant cette quête de cohérence du soi, tentent de

saisir « les trajectoires d'engagement à partir de leur lieu pratique d'inscription » (Fillieule et Pudal, 2010, p.174) et évacuent ainsi les autres déterminations sociales. Comprendre l'engagement revient alors à se concentrer essentiellement sur les processus de sélection des membres et sur la socialisation secondaire opérée par l'institution. En réalité, la mise en avant par l'interactionnisme d'une multiplicité de « mondes sociaux » ou de « configurations sociales », chacun ayant ses logiques et enjeux spécifiques, tend à occulter les logiques sociales génériques, celles qui dépassent les micro-espaces. Or, « la mise en relief de micro-déterminismes sectoriels, si objectivement fondée soit-elle, n'interdit en aucune façon de faire l'hypothèse qu'il existe entre les différents morceaux de la mosaïque des rapports, des connexions, des homologues qu'il importe d'examiner » (Accardo, 2006, p.346-347). A l'inverse, il s'agit ici de considérer que comme l'identité sociale n'est pas fragmentée mais intègre le présent dans le passé pour maîtriser l'avenir (Pollak, 2000, p.258), il est nécessaire de prendre en compte d'autres formes de socialisation que celles en jeu dans l'espace social étudié. La socialisation secondaire opérée dans le champ professionnel et la socialisation primaire réalisée dans les sphères familiale et scolaire, qui renvoie à l'appartenance de classe, doivent être réintroduites dans l'analyse. C'est à la croisée de toutes ces déterminations sociales passées comme présentes que le « parcours militant » doit être abordé. En ce sens, les pratiques sociales sont largement « surdéterminées ». Certains éléments de l'« identité sociale » de l'individu qui renvoient à son passé et à d'autres pratiques au présent peuvent potentiellement

être inégalement déterminants pour expliquer son engagement.

La présence, par exemple, dans le think tank le moins élitiste d'un nombre non négligeable de retraités pose ainsi question. La socialisation institutionnelle permet aux individus l'acquisition de ressources, de capitaux, c'est-à-dire de bénéfices matériels ou symboliques apportés par l'adhésion. L'engagement associatif permettrait alors à ces retraités « de retrouver une "raison sociale" et de nouvelles formes de responsabilités » (Fillieule et Pudal, 2010, p.178). Cela s'illustrerait par le fait que globalement dans le monde associatif « l'engagement culmine entre 60 et 74 ans » et que la multi appartenance soit la plus fréquente pour cette classe d'âge (45% contre 20% des adhérents de moins de 20 ans) (INSEE, 2012). Mais cela suffit-il à expliquer l'engagement de ces retraités ? Rien n'est moins sûr et si cette dimension est tout à fait juste, il ne faut pas oublier que ce « désir ressenti » d'un engagement associatif est lui-même socialement déterminé, en grande partie par l'appartenance de classe. La probabilité pour un ouvrier à la retraite ou ayant perdu son emploi de devenir militant actif n'est pas la même que celle d'un cadre et ne va pas concerner le même type d'organisation. De manière générale, les ouvriers et les artisans sont en effet les moins nombreux à adhérer à des associations (respectivement 29% et 30% contre 50% et 45% pour les cadres et professions intermédiaires) (INSEE, 2012).

En résumé, cette conception d'une identité sociale potentiellement soumise au risque de la fragmentation, mais en recomposition permanente dans une quête de cohérence interne du soi, implique de prendre en compte à la fois le lieu pratique d'inscription

de l'activité « militante » - l'association ici – mais également de chercher à reconstruire la trajectoire sociale et spatiale de l'individu dans divers réseaux de sociabilité. A la différence de l'approche interactionniste des « mondes sociaux » (Strauss, 1992), il s'agira de sortir de la diversité des vies singulières mises en scène durant l'entretien pour les replacer dans un espace de différenciation sociale construit par le chercheur. En situation d'observation, le risque est grand en effet de ne voir uniquement que ce qui s'offre immédiatement à l'examen de la situation concrète : des individus en interaction les uns avec les autres dans un cadre bien précis, celui de l'institution en question. Lors de la réalisation d'entretiens, le risque est tout aussi grand de ne voir que des vies singulières, toutes différentes les unes des autres. Or, le passage à un niveau d'abstraction peut permettre de saisir des individus également « abstraits », c'est-à-dire traversés par une multitude de forces sociales qui agissent sur eux. Le concept de « champ », à l'inverse de celui de « mondes sociaux » permet justement au chercheur de construire théoriquement les espaces sociaux, passés ou présents, dans lesquels se sont déroulées et se déroulent les trajectoires sociales des individus et qui ont pu façonner inégalement leur identité sociale.

La réalisation d'entretiens « biographiques », qui constituent avec les récits autobiographiques les matériaux les plus riches en informations (Pollak, 2000, p.196), a été retenue dans le cadre de cette recherche sur l'engagement derrière l'idéologie des cultural creatives. Cette phase de réalisation d'entretiens biographiques est en cours et s'il n'est pas encore possible d'en dégager certains résultats, la démarche peut néanmoins être explicitée. Ces sortes de « récits de vie » où

¹⁴ Cette relative liberté de gestion du temps est fonction de sa place dans la hiérarchie sociale et « s'accroît en fonction de la position dans l'entreprise » (Thoemmes, 2012).

IV. Conclusion

L'on fait parler la personne sur son parcours social de sa prime enfance à aujourd'hui, dans la diversité de ses multiples appartenances, offrent la possibilité de saisir les différentes composantes de l'identité sociale de l'individu et en particulier celles qui ont pu avoir une influence dans l'acte d'engagement. Ces entretiens relativement longs interrogent les individus en premier lieu sur leur parcours « militant » mais également sur leur parcours familial, scolaire et professionnel. Ces différentes pratiques sociales – familiale, professionnelle et associative – font ici l'hypothèse d'une relative interdépendance entre elles. L'acte d'engagement sera par conséquent appréhendé dans une histoire de vie plus large et globale, c'est-à-dire dans un présent qui prend sens au regard d'un passé et d'une projection dans l'avenir.

Apparu dès la fin des années 1980 dans le cadre des études urbaines, le concept de fragmentation socio-spatiale s'est par la suite de plus en plus imposé comme une notion transversale à de nombreuses disciplines des sciences sociales. En sociologie, cette notion a essentiellement été mobilisée en sociologie urbaine avant de s'étendre ici ou là à d'autres objets ou champs de recherche. Après les « fragmentations urbaines » et les « fragmentations territoriales », ont été mises en évidence des fragmentations sociales, voire culturelles. En anthropologie, cette notion a parfois été appliquée pour décrire la condition des réfugiés, soulignant l'« identité fragmentée » de ces derniers du fait d'une multiplicité d'espaces de référence (Agier, 2003, p.77). Cependant, l'extension modeste de la notion de fragmentation à d'autres objets de recherche travaillés par la sociologie ne semble pas toujours s'être accompagnée d'une réflexion quant à son adéquation avec l'objet étudié. Cette notion paraît alors fonctionner comme un « impensé » de la recherche, mobilisée en pratique par le chercheur sans nécessairement être définie de manière rigoureuse. Appliquée à l'étude sociologique de l'identité sociale sous la forme d'une identité sociale plurielle, cette notion « encore à penser » révèle clairement le primat accordé à la métaphore spatiale. De même que les espaces « socio-spatiaux » apparaissent fragmentés et juxtaposés les uns par rapport aux autres, il devrait a priori en être de même concernant l'identité sociale, voire la mémoire. Ce glissement d'une métaphore en concept, inapproprié en ce qui concerne l'identité sociale, n'a en réalité rien d'évident et doit être questionné. Françoise Navez-Bouchanine soulignait ainsi en 2002, la « fragilité conceptuelle du point de vue scientifique » du concept de fragmentation du

fait que sa « diffusion s'est faite en charriant des connotations extrêmement floues et larges [...] » (Navez-Bouchanine, 2002, p.5). La transversalité de cette notion à d'autres objets de recherche reste visiblement encore à construire et mériterait d'être sans cesse interrogée. Le positionnement de notre recherche sur l'engagement à l'œuvre derrière l'idéologie des cultural creatives, et les implications méthodologiques qu'il entraîne, permettra certainement d'alimenter un débat déjà en cours en sociologie. Les résultats à venir de ce travail permettront d'interroger cette hypothèse défendue d'une recomposition permanente de l'identité sociale dans une quête de cohérence interne du soi. Le rejet d'une vision substantialiste de l'identité comme étant « fragmentée » pourra lui aussi être rediscuté.

Accardo, Alain.

Introduction à une sociologie critique : lire Pierre Bourdieu. Marseille. Agone. 2006.

Agier, Michel.

Identifications dans l'exil : les réfugiés du camp de Maheba (Zambie). Autrepart. n°2. vol. 26. 2003 : 73-89.

Association pour la biodiversité culturelle.

Les Créatifs Culturels en France. Gap. Éditions Yves Michel. 2007.

Barbrook, Richard.

The Class of the New. Openmute. 2006.

Blorville, Gwenhaël.

Créatifs Culturels. Concept critique ou imposture théorique ? Mémoire de master. Université François-Rabelais de Tours, 2010. Imprimé.
Bourdieu, Pierre. Le sens pratique. Paris. Les Éditions de Minuit. 1980.

Bourdieu, Pierre.

L'illusion biographique. Actes de la recherche en sciences sociales. n°62. vol. 62-63.1986 : 69-72.

Fillieule, Olivier et Bernard Pudal.

Sociologie du militantisme. Problématisations et déplacement des méthodes d'enquête. In : Penser les mouvements sociaux. Olivier Fillieule et Éric Agrikoliansky et Isabelle Sommier (sous la dir. de). Paris. Éditions La Découverte. 2010 : 163-184.
Halbwachs, Maurice. Les cadres sociaux de la mémoire (1925). Paris. Albin Michel. 1994.

INSEE.

Participation à la vie associative. Institut national de la statistique et des études économiques. 2012. http://www.insee.fr/fr/publications-et-services/dossiers_web/dev_durable/pdf/participation_vie_associative.pdf, consulté le 05 mai 2013.

Ion, Jacques.

La fin des militants. Paris. Les Éditions de l'Atelier-Éditions Ouvrières. 1997.

Kaufmann, Jean-Claude.

L'invention de soi. Une théorie de l'identité. Paris. Armand Colin. 2004.

Kokoreff, Michel et Jacques Rodriguez.

La France en mutations : Quand l'incertitude fait société. Paris. Payot. 2004.

Lahire, Bernard.

L'homme pluriel. Les ressorts de l'action. Paris. Nathan. 1998.

Lahire, Bernard et SES-ENS.

Entretien avec Bernard Lahire : comment penser l'unité des sciences sociales ? Le site des Sciences Économiques et Sociales. 2012. <http://ses.ens-lyon.fr/entretien-avec-bernard-lahire-comment-penser-l-unite-des-sciences-sociales-143784.kjsp>, consulté le 05 mai 2013.

Lemieux, Cyril.

Relire «L'expérience concentrationnaire». L'œil sociologique. 2008. <http://adss.unblog.fr/2008/05/23/de-la-theorie-de-l-habitus-a-la-sociologie-des-epreuves/>, consulté le 05 mai 2013.

Madoré, François.

Fragmentation urbaine et développement de l'auto-enfermement résidentiel dans le monde. L'information géographique. Vol. 68. n°2. 2004 : 127-138.

Maffesoli, Michel.

Tribalisme postmoderne. Sociétés. n°2. 2011 : 7-16.

Martuccelli, Danilo.

Sociologie de la modernité. Paris. Gallimard. 1999.

Mathieu, Lilian.

L'espace des mouvements sociaux. Politix. n°77. 2007 : 131-151.

Nakache, Guila Sylvie.

Les Israéliens d'aujourd'hui et la Shoah ou le rôle de la «troisième génération» dans l'élaboration de nouvelles pratiques mémorielles. Bulletin du Centre de recherche français à Jérusalem. N°17. 2006. <http://bcfrj.revues.org/196>, consulté le 28 mai 2013.
Navez-Bouchanine, Françoise. Introduction. La fragmentation en question : Des villes entre fragmentation spatiale et fragmentation sociale ? Françoise Navez-Bouchanine (sous la dir. de). Paris. L'Harmattan. 2002 : 5-16.

Pinçon, Michel et Monique Pinçon-Charlot.

«Le bien-être de l'entre-soi». Dans les beaux quartiers. Paris. Éditions du Seuil. 1989 : 39-48.

Pollak, Michael.

L'expérience concentrationnaire : essai sur le maintien de l'identité sociale. Paris. Editions Métailié. 2000.

Ray, Paul et Sherry Ruth Anderson.

L'émergence des Créatifs Culturels. Barret-le-Bas. Éditions Yves Michel. 2001.

Strauss, Anselm.

«Une perspective en termes de monde social». La trame de la négociation. Paris. Éditions L'Harmattan. 1992: 269-282.

Tasset, Cyprien.

Entre sciences sociales, journalisme et manifestes. La représentation de groupes sociaux réputés émergents dans la France des années 2000. Stendhal-Grenoble 3 : l'université des humanités. 2012. http://w3.u-grenoble3.fr/les_enjeux/2011-supplement/Tasset/index.html, consulté le 05 mai 2013.

Thoemmes, Jens.

La mesure des temps des cadres : une solution pour sortir des difficultés professionnelles ? Temporalités. n°16. 2012. Disponible sur <http://temporalites.revues.org/2266>, consulté le 15 mai 2013.

Tissot, Sylvie.

Les centres-villes : modèles, luttes et pratiques. Actes de la recherche en sciences sociales. n°195. 2012 : 4-11.